

« Il ne s'agit pas de guérison. » Le point de vue d'une ancienne représentante pharmaceutique



[Source : K1a.TV]

Regardez maintenant une interview de Juliane Alt avec l'ancienne représentante pharmaceutique Elisabeth Linder. « Filmgeschichten.com » nous a aimablement donné les droits de diffusion.

Intro : Comparée à l'industrie pharmaceutique, la Mafia est un « club philanthropique ». Et là j'ai vu clairement qu'il ne s'agit pas du tout du bien-être des personnes, ni de les protéger, ni de faire quelque chose de bien. Je suis comme une enfant. Encore aujourd'hui. Je crois toujours au bien et je pense toujours : Oui, quand on fait quelque chose, c'est vraiment parce qu'on veut faire du bien à l'autre. C'est pour ça qu'au début, j'ai même pensé que les vaccins étaient ou produisaient vraiment quelque chose de bon. Aujourd'hui, bien sûr, je suis beaucoup mieux informée de ce qui se passe à l'Institut Robert Koch (RKI) et de ce qu'ils ont fait comme expériences depuis 100 ans. C'est juste cruel, ce qui s'est passé là...

Elisabeth Linder : Je m'appelle Elisabeth Linder. J'ai travaillé en pharmacie pendant de nombreuses années, dans le domaine des vaccins. J'y suis venue parce que j'étais mère célibataire et que je devais simplement gagner de l'argent, et c'est grâce à une de mes amies qui travaillait en pharmacie, que je suis arrivée là. En 1980 j'ai suivi une formation de représentant pharmaceutique, puis j'ai commencé à travailler pour une grande entreprise, la première société de vaccins sur le marché mondial. Au début déjà je n'étais pas d'accord avec ce qui se passait. Mais comme je devais nourrir mon enfant et que nous devons aussi nous loger, je me suis dit, – Ok, c'est l'opportunité où je peux le mieux gérer mon temps, où je peux gagner assez d'argent pour subvenir à nos besoins à tous les deux.

Et oui, au début, il n'y avait que quelques vaccins, je pouvais vivre avec ça. L'hépatite B et le tétanos, la diphtérie, la polio et ainsi de suite, et puis au fil des années, il y en a eu de plus en plus. J'ai toujours cru ce qu'on nous disait, que les vaccins sont si importants et que nous en avons besoin, et c'est ainsi que les maladies infectieuses déclineront. Je croyais tout ça à l'époque, j'étais complètement nouvelle. Et au fil des années et des cours de formation, et de ce que nous avons entendu, j'ai eu peu à peu le sentiment que ce que je faisais n'était peut-être pas aussi bien après tout. Que ce n'est pas quelque chose qui aide vraiment l'humanité. La première fois que la polio a été injectée, ce sentiment s'est cristallisé de plus en plus lorsque le vaccin a été disponible. Ce n'était pas parce que tant de personnes mouraient lorsqu'il était administré par voie orale, mais parce qu'il était plus cher, dans les 45 marks de l'époque. Puis quand le vaccin suivant est arrivé, ça m'a fait beaucoup réfléchir. C'était à l'époque où il y avait le vaccin contre la varicelle. Et lors d'un événement, il a été dit littéralement : « Nous créons des marchés. » Il ne s'agit pas des enfants, c'est ce qui m'a immédiatement traversé l'esprit. Il ne s'agit pas de protéger les enfants. Je l'ai calculé très vite. Il s'agissait du fait que c'était un problème économique et cela m'a choquée. Déjà à l'époque toute la Commission permanente des vaccinations (en abrégé STIKO) était là, avec leur slogan « Nous créons des marchés. » - : Nous créons des marchés signifie qu'il n'y a en fait aucun marché pour cela. Aussi brutal que cela puisse paraître. J'ai eu une boule dans l'estomac parce que j'ai pensé : « Qu'est-ce que vous voulez dire, par – Nous créons des marchés ? » Et puis nous avons dû aller voir les médecins et leur vendre le vaccin...; et ensuite beaucoup d'enfants sont morts à cause de cela. Aucun pédiatre n'a eu d'enfants qui sont morts de la varicelle. Finalement, c'est une question d'argent, oui !

Filmgeschichten.com : Et ensuite, comment ça s'est passé pour toi ?

Elisabeth Linder : Ça, c'était l'histoire du vaccin contre la varicelle. Qu'est-ce qui s'est passé ensuite ? Ah oui, ensuite il y a eu le tétanos, puis le vaccin quadruple : tétanos, diphtérie, polio et coqueluche ; puis le quintuple et enfin le vaccin sextuple avec l'hépatite B ; avec l'argument que les mères n'emmèneraient plus leurs enfants se faire vacciner par la suite, car aucun bébé ne contracte l'hépatite B s'il n'a pas une mère infectée. Bien sûr, cela se transmet ensuite au bébé, mais les bébés n'ont aucun, comment dire, aucun risque de tomber malade d'une hépatite B. Oui, et puis il s'est avéré que quand je l'ai présenté aux pédiatres, alors que je n'étais plus du tout d'accord, il y a eu les premiers effets secondaires graves. Et bien sûr, je l'ai signalé. Puisque c'est obligatoire. Ça n'a jamais abouti à rien. Il y a eu les premiers décès à l'époque déjà. Et alors, après que cela ne pouvait plus être balayé sous le tapis, ils ont dit : « Une étude doit donc être faite », à Munich à l'époque. « Tous les enfants qui décèdent d'une mort subite du nourrisson doivent être autopsiés. Et il faut voir quelle en était la cause ». Cette étude n'a jamais été publiée. Oui, avec les connaissances

que j'ai aujourd'hui, tout est clair pour moi. Et c'était un point important pour moi, j'avais le moins de ventes avec ça, mais je m'en fichais. Et quand un pédiatre me demandait ce que je ressentais à ce sujet ou ce que je pensais, je disais toujours que je ne le ferais pas. Et bien sûr, quand mon premier petit-enfant est venu au monde et que ma belle-fille m'a demandé, j'ai juste dit : « Pour l'amour de Dieu, surtout pas de vaccin sextuple. » Donc mes inquiétudes, mes doutes, mon intuition... m'ont de plus en plus montré que ce n'est pas un travail en accord avec mon opinion. Ça devenait de plus en plus évident.

Filmgeschichten.com : Et combien d'années as-tu travaillé là-bas ?

Elisabeth Linder : 28 ans. Quand j'ai réalisé tout ça, je pense que j'y étais déjà depuis 8 ou 9 ans. Et tu peux calculer toi-même, les années restantes ont été dures pour moi, mais j'avais besoin de cet argent. C'est comme être dépendant de drogues. On était bien payé, et avec ça j'avais une bonne qualité de vie. Oui, et avec mon enfant... c'est ce cercle vicieux. Avec le recul, je ne referais plus jamais ça. C'est ce cercle vicieux ! Puis mon enfant a dû aller à l'école, où il était pris en charge toute la journée, et cette école était très chère. Oui, j'aurais pu tout avoir autrement. Mais c'est passé. Actuellement, je l'ai fait, je suis allée jusqu'au bout jusqu'à ma retraite, parce que j'ai pensé que je ne m'arrêtera pas quatre ou cinq ans avant. C'était vraiment très difficile pour moi. Puis il y a eu le vaccin contre le cancer du col de l'utérus. Et il y a eu une année, je ne sais pas si tu t'en souviens. Un an auparavant, le sujet du cancer du col de l'utérus était omniprésent dans toutes les émissions de radio et de télévision. C'était affreux pour les femmes... et elles ont été interviewées. Et ça a vraiment duré une année, et ça s'appelle le pré-marketing. Et puis j'ai dit à mes collègues de l'époque : « Dites-moi, ne remarquez-vous pas ce qui se passe ici ? » Nous recevons le vaccin dans un an et maintenant toutes les émissions ne parle que du cancer du col de l'utérus. Ça me rappelle..., et je ne sais pas pourquoi j'ai fais cette association d'idée, cela m'a rappelé la Thalidomide. Et c'est ce que j'ai dit : « Ça me fait penser à la Thalidomide. Il se passe quelque chose, personne ne dit rien, personne ne l'arrête. » Et ensuite j'ai principalement rendu visite à des pédiatres et des gynécologues, un gynécologue ne m'a pas reçue à Starnberg.

Ça, je n'oublierai jamais – je n'ai pas compris pourquoi il disait qu'il ne reçoit personne de mon entreprise. Mais moi aussi je suis têtue et j'ai dit que je voulais simplement qu'il me reçoive, parce qu'il ne savait pas quelle était mon opinion. Oui, c'est ce que j'ai dit à sa secrétaire, et ensuite il m'a en effet proposé une conversation, et c'était très intéressant, parce qu'il m'a raconté comment les études étaient faites dans les pays dits du tiers monde. Et à l'époque ça m'a vraiment coupé l'herbe sous les pieds. Parce que je me suis dit : « Qu'est ce qui se passe ici ? Qu'est-ce que je fais, où est-ce que je travaille ? Et je dois vendre ça aux médecins comme si c'était une bonne chose. »

Dans les pays dits « du tiers monde », comme on le dit toujours, je trouve cela tellement méprisant d'ailleurs, les vierges, c'est-à-dire des enfants qui n'avaient pas encore leurs règles, des jeunes filles qui n'avaient pas encore eu leurs règles, étaient vaccinées avec ce vaccin, alors que nous savons, ce que fait ce vaccin et que ça n'a absolument aucun sens et c'est ça qui est pervers.

Sur 47 souches de vaccin, il y en avait trois qui pouvaient éventuellement offrir une protection. Les gynécologues m'ont aussi informée que grâce à l'amélioration des examens et la sensibilisation des femmes pour le test Papillomavirus, il n'y a presque plus de cancer du col de l'utérus, ou plus dans la même mesure. Et ce n'est pas du tout prouvé que ce vaccin soit efficace.

Mais ils ont accepté, la probabilité de mourir, qui existait déjà à l'époque, et qui est bien sûr beaucoup, beaucoup, beaucoup plus probable aujourd'hui. Et puis on a fait des projections : combien d'enfants sont vierges, combien de petites filles avons-nous ? Et puis ils ont fait des calculs. La triple vaccination coûtait déjà alors 500 € au total ; et ensuite vous pouvez calculer vous-même l'ampleur de ce marché.

Et puis les filles ne leur ont pas suffi. Ils ont voulu aussi les garçons, parce que ceux-ci pouvaient être transmetteurs. Et je suis arrivée au point où j'ai dit : « ça, je ne peux plus le faire. »

Si j'imaginais que j'aurais pu le faire – c'est-à-dire avec conviction – cela aurait été un tel mensonge, et tout en moi a crié : « Ce n'est pas bien, ce qui se passe. » Cela ne va absolument pas. » Et pour couronner le tout, ils ont également embarqué les garçons. Avec ce vaccin la ligne rouge a été franchie.

Et quand j'ai eu plus d'informations par des médecins critiques, j'ai dit... Alors j'ai souvent dit à mes collègues : « Vous ne vous rendez pas compte de ce qui se passe ici ? » Non, ils ne s'en sont pas rendu compte.

Filmgeschichten.com : Tu étais donc la seule ?

Elisabeth Linder : oui ! J'étais en fait la seule dans un groupe de dix personnes.

Filmgeschichten.com : Es-tu toujours en contact avec certains d'entre eux ?

Elisabeth Linder : Oui, même avec ma chef de l'époque, mais plus maintenant. Ils savaient également que je consultais des médecins homéopathes en privé depuis de très nombreuses années et que je pensais différemment.

Mais je dirais qu'il y a certaines choses que je pouvais encore vendre, parce que – encore une fois – je n'avais pas les connaissances d'aujourd'hui non plus. Mais cela n'incluait pas le vaccin à 6 doses, ni le vaccin contre la varicelle, ni enfin le vaccin contre le VPH [papillomavirus humain]. C'est là que j'ai arrêté.

C'est un crime. C'est un crime contre les jeunes. Comparée à l'industrie

pharmaceutique, la Mafia est un « club philanthropique ». Et là j'ai vu clairement qu'il ne s'agit pas du tout du bien-être des personnes, ni de les protéger, ni de faire quelque chose de bien. Je suis comme une enfant. Encore aujourd'hui. Je crois toujours au bien et je pense toujours : Oui, quand on fait quelque chose, c'est vraiment parce qu'on veut faire du bien à l'autre. C'est pour ça qu'au début, j'ai même pensé que les vaccins étaient ou produisaient vraiment quelque chose de bon. Aujourd'hui, bien sûr, je suis beaucoup mieux informée de ce qui se passe à l'Institut Robert Koch (RKI) et de ce qu'ils ont fait comme expériences depuis 100 ans. C'est juste cruel, ce qui s'est passé là. Je n'étais pas au courant. Je ne me suis pas – comment dire – informée davantage à l'époque. Juste ce que j'ai entendu par bribes – et c'était une telle catastrophe pour moi d'y être impliquée. Et quand j'ai entendu un enfant crier, et que le médecin a dit : « Regardez, c'est votre vaccin. » C'était comme si on m'arrachait le cœur. Je me suis dit : « Comment vais-je traverser les prochaines années ? »

Filmgeschichten.com : On peut dire que les trois dernières années de ta carrière ont été particulièrement difficiles.

Elisabeth Linder : Oui, c'était le cas lorsqu'il y a eu le vaccin contre le cancer du col de l'utérus. C'est à ce moment là, que la ligne rouge a été franchie pour moi. Je ne pouvais pas faire ça.

Je n'ai tout simplement pas parlé de ce vaccin dans les cabinets. J'ai pris cette liberté d'agir ainsi et quand ma chef m'accompagnait, – car elle est souvent venue avec moi – j'ai dit que j'aimerais qu'elle fasse l'entretien afin de voir comment elle amenait ces choses auprès du médecin

Je n'ai pas fait ça. Je ne pouvais donc plus faire semblant. Et c'était pour moi les trois dernières années, – j'ai prié tous les jours : Mon Dieu, fais que je traverse ce temps maintenant, que j'en arrive à la fin car cette chose me tue – c'est à la limite d'un meurtre – rien qu'en pensant à ces jeunes filles

C'était mon lot : je ne pouvais pas le faire. Oui, nous avons été formés par l'entreprise. Nous avons eu des entretiens de vente. C'était lors des conférences et toutes les 2 semaines, c'était de nouveau répété. Il y avait toujours des études présentées, qui étaient bien sûr farfelues, comme je le sais aujourd'hui. Et en fait – nous recevions constamment de nouveaux documents – c'était là où je disais souvent : Qu'est-ce que je dois faire avec ça ? Ce n'est pas juste du tout. Et ce qui me frappe, c'est que les médecins le croyaient. En fait oui, je peux faire le lien par rapport à aujourd'hui...En fait c'est vraiment ce que nous avons aujourd'hui : les médecins le croient.

Et ça me choque. ; parce que je suis une simple représentante médicale, et parce que je suis de la Firme Untel, et parce que je lui montre des études, ils le croient. Rien n'est remis en question.

Il y a très peu de médecins qui ont un avis critique en ce qui concerne les cadeaux publicitaires, il y en a très peu qui disent qu'ils ne veulent pas de cela, qu'ils ne se font pas acheter -. Donc un très petit

pourcentage.

J'ai donc démontré ces choses en espérant que le médecin commanderait mon vaccin à la pharmacie. Il ne pouvait pas commander un vaccin chez moi, il devait le commander à la pharmacie. Et la pharmacie a ensuite transmis les commandes à la société. Et donc on pouvait calculer si j'avais un bon chiffre d'affaires ou pas.

Filmgeschichten.com : ça veut dire que tu l'as découvert par...

Elisabeth Linder : ... par les pharmacies.

Filmgeschichten.com : OK.

Elisabeth Linder : Exactement. La seule exception, et là on en vient à parler de la situation actuelle. La seule exception était le vaccin contre la grippe. Nous avons dû les vendre à l'avance. Donc, j'avais un bloc-notes et j'ai dit : Quels patients avez-vous eu l'année dernière qui ont pris le vaccin ? Et puis oui, vous ne voulez pas en commander d'autres cette année ? – C'était horrible pour moi. Et puis il a commandé directement. Et alors je suis allée à la pharmacie avec la commande. Ils l'ont signée. Et là, j'ai su avec certitude qu'il avait commandé tant et tant de vaccins contre la grippe, chez moi. Mais c'était la seule exception.

Les souches ont été cultivées sur des œufs de poule, pour ainsi dire. Et ensuite, le vaccin a été fabriqué à partir de cela. Mais je ne connais plus le processus exact. C'était l'argument, car il change encore et encore. C'est pourquoi il fallait le commander à l'avance.

Ces dernières années, les conversations ne portaient plus sur les vaccins, sauf si quelqu'un me le demandait. Mais je connaissais chaque médecin, je connaissais le nom de chaque secrétaire. Je connaissais les dates d'anniversaires. Pour moi, c'était – c'était le bon côté de mon métier. Je dis toujours que j'étais en fait une psychothérapeute. Combien de choses m'ont été racontées – par les médecins aussi. Ils ont utilisé le temps et m'ont parlé de leur vie. Et c'était mon point fort. C'est mon point fort en général, je peux écouter parce que je suis vraiment intéressée. Et parce que je suis honnête. Quand ils m'ont demandé ce que j'en pensais, j'ai honnêtement donné mon avis. Avec ce que je leur disais, ils auraient pu téléphoner l'entreprise et dire, « Mais qu'est ce qu'elle raconte, Mme Linder ? Elle travaille bien pour vous ? »
Je m'en fichais.

Filmgeschichten.com : À quoi ressemblait ta journée de travail normale en tant que représentant pharmaceutique ?

Elisabeth Linder : Je ne suis jamais partie avant 9 heures. Je préparais ma tournée le soir, je savais où je voulais aller. Je n'ai pas pris de rendez-vous. J'ai refusé. Puis je me suis rendue aux cabinets et j'ai été relativement bien accueillie, car je travaillais dans la région depuis de nombreuses années, et je faisais mes entretiens. Puis je rentrais chez moi l'après-midi. Je travaillais aussi parfois le vendredi après-midi. Je devais me rendre chaque jour chez neuf médecins – entre neuf et dix médecins – et encore dans des pharmacies.

Et quand je rentrais chez moi, je dînais le soir et puis mon travail continuait. Parce que nous devions noter qui je visitais, de quoi nous avions parlé et ce que j'avais laissé comme échantillons ; à l'époque il y avait déjà l'ordinateur portable, nous avons eu un ordinateur portable très tôt, Ensuite, les commandes. À l'époque, il y avait encore beaucoup, beaucoup de cadeaux promotionnels. Je recevais parfois vingt ou trente paquets d'articles promotionnels. Et comme je l'ai dit, j'ai dû organiser moi-même de nombreuses formations avec des intervenants. J'ai commencé à chercher des conférenciers, en fonction du sujet, qu'il s'agisse de vaccins pour enfants ou pour adultes. Ou dans le cabinet du pédiatre, nous avons également organisé des séminaires d'urgence. C'était donc intéressant. Même s'il y avait des formations continues, « des formations continues... » – dans ces beaux hôtels, avec les conjoints, avec tout. Nous avons dû tout organiser.

J'ai donc vu beaucoup de choses du monde entier. C'était beaucoup. J'étais en plus, en quelque sorte une agence de voyage. Tout cela était encore possible à l'époque. Et en fait, je ne quittais pas mon bureau avant neuf heures, neuf heures et demie du soir. La journée était donc longue. Même si tout le monde disait : « Oh, les représentants pharmaceutiques, ont la belle vie. Ils visitent quelques médecins et puis c'est fini. » Eh bien, ce n'était pas comme ça pour moi. J'ai vraiment eu beaucoup de temps de préparation et je travaillais aussi avec des fiches, ça les faisait tous rire. J'écrivais tout : Les anniversaires, les enfants, – parce que pour moi c'est du respect que je porte pour mon vis à vis, – parce que je voulais m'adresser à eux par leur nom. Et c'était ma force, bien sûr.

Oui, la journée était longue. Ce qui était bien, c'est que j'étais indépendante.

Personne, du moins dans ce domaine, ne m'a dit ce qu'il fallait faire, quand le faire et ce qu'il fallait faire ou ne pas faire. ...Et je gagnais 4 500 € et des primes en plus. Et en plus une voiture de fonction ! La voiture plus l'essence, c'était déjà lucratif. J'ai toujours dit quand quelqu'un me disait « Oui, c'est génial ce que vous faites. Vous avez de la chance avec ce que vous faites. » Je répondais : « Allez-y, faites-le. Je paie un prix élevé pour ça. » C'est vrai, c'est beaucoup d'argent, la voiture était gratuite. L'essence était gratuite, en plus les primes et beaucoup de voyages. Les voyages j'aurais aussi pu m'en passer. Mais d'un point de vue financier, vous êtes dans une bonne position. Oui, ils le savent, ils le savent très bien. C'est comme ça qu'ils vous tiennent. Et c'est pourquoi il y a cette pression pour vendre. Je n'ai pas fait mes ventes parce que j'ai parlé des vaccins, mais simplement d'un point de

vue humain, les médecins ont commandé mes vaccins, même si j'ai parfois dit : « Au fait je ne veux pas tout ça , car je ne suis pas d'accord avec tout ça. »

Filmgeschichten.com : Quelles conséquences physiques et émotionnelles ce dilemme a produites sur toi?

Elisabeth Linder : Une douleur totale. D'un point de vue actuel et de ce que j'ai vécu dans les dernières années, au fond cela n'a pas arrêté, c'était de devoir s'ajuster constamment.

C'était une tension constante. J'étais tout le temps comme une patate chaude, et je me demandais aussi pourquoi je n'avais pas arrêté plus tôt. Entre temps, j'ai essayé de trouver un autre emploi, mais... j'ai essayé ça à 48 ans, je crois. Ils m'ont dit que j'étais trop vieille. J'ai trouvé ça drôle à l'époque. Mais oui, mon père nous disait toujours : « Les enfants, si vous n'êtes plus heureux dans votre travail, alors vous devez chercher autre chose ». Malheureusement, il est mort beaucoup trop tôt. J'étais encore très jeune à l'époque, 13 ans. Mais j'ai toujours eu mauvaise conscience. Tu n'y es pas arrivée. Tu n'as pas lutté et cherché un autre emploi. C'était grave. En rétrospective, les deux choses : premièrement , en vendant un produit que je n'approuvais pas. C'est-à-dire que je ne l'ai pas vraiment vendu à l'époque. Mais j'ai aussi dû me rendre à l'évidence que je n'ai pas arrêté, que j'ai continué à le faire. Juste par amour de l'argent. Sans aucun doute.

Filmgeschichten.com : Vous connaissez le secteur, vous y avez travaillé pendant longtemps. Comment décririez-vous l'industrie pharmaceutique ? Est-ce une industrie qui veut vraiment guérir ?

Elisabeth Linder : Ils sont si loin de la guérison – je ne sais pas, quel est le plus loin, quel corps céleste est le plus loin ? C'est la distance qui les sépare. Il ne s'agit pas du tout de guérison. Zéro, zéro, zéro. Et cela, – quand vous avez compris, – alors c'est en fait aussi clair que n'importe quoi d'autre, vous ne vaccinez certainement plus un seul enfant, un seul être vivant. Cette histoire de vaccination... parce que je ne savais pas tout ça non plus. Cela remonte – si ce n'est pas à des centaines d'années, – mais au moins à partir de 1800 – Cela a déjà commencé avec la grippe espagnole – c'était quand, la grippe espagnole ? C'est incroyable. Ils ne sont pas morts de la grippe. Ils sont morts à cause du vaccin. Et c'est ce que j'ai encore entendu au cours de l'année ou de l'année et demie qui vient de s'écouler.... Tu sais. Le pire, c'est que je fais immédiatement le rapprochement et que je ne me demande même pas une seconde si c'est vrai ou non, je sais que c'est la vérité. Toutes les cruautés, les crimes sont vrais. Mais je dois me prendre par la peau du cou, je ne me suis pas posé de questions non plus. J'ai posé des questions, mais bien trop peu, bien trop tard. D'accord, je le fais

maintenant. Mais ce que nous, les humains, faisons avec les vaccins, ou les animaux d'ailleurs, c'est la même chose. Les crimes qui sont commis sont fondamentalement insupportables. Mes animaux n'ont pas été vaccinés depuis que je les ai eus. Quand les gens disent : « Oui, tu veux partir en voyage. » Eh bien, je ne voyage pas. Mais je n'envisagerais pas de vacciner un chien, un chat ou autre. C'est là que ça commence. Les chevaux sont vaccinés jusqu'à la mort. Ensuite, ils disent que s'ils vont à une course... Ce qu'on nous dit toujours, c'est le pire. Pourquoi cela devrait se produire ? Ce n'est pas vrai du tout. Et les animaux ne peuvent pas se défendre, tout comme les enfants ne peuvent pas se défendre.

Et c'est une torture de voir des enfants – pour moi, c'était un viol – quand des enfants sont assis là, criant, et qui se font piquer et qu'on leurs injecte quelque chose qui n'est pas du tout bon pour eux.

Toutes les maladies qui ont suivi, c'était il y a longtemps, c'était au tout début, c'était il y a 38 ans maintenant, ou même il y a plus longtemps, quand lorsqu'on a dit qu'il existe un lien entre l'hépatite B et l'autisme, bien sûr nous, les représentants pharmaceutiques, nous avons dit « quelle absurdité ! »,

Non. C'était la vérité. De nos jours ça a été prouvé. Et toutes ces choses ont simplement été passées sous silence. Mais je répète il y a le côté de ceux qui diffusent quelque chose qui en fait partie, et le médecin qui ne se pose pas de questions en fait également partie. Car le commerce des vaccins rapporte beaucoup d'argent!

Filmgeschichten.com: Et les clients, ils en font également partie.

Elisabeth Linder: Ils en font également partie. Oui, en fait, ce sont les moins bien lotis, voire les plus pauvres, car ils font confiance aux médecins. Les médecins font peur aux jeunes mères: Vous savez, si vous ne faites pas cela, votre enfant ne sera pas protégé ». C'est ainsi que l'on procède encore aujourd'hui, toujours par la peur. Et ce sont en fait les intermédiaires qui sont aussi les moins informés. Mais après l'industrie pharmaceutique, les pires sont le corps médical qui ne se lève pas pour dire : « Mais qu'est-ce qui se passe? » Mhmh.

Filmgeschichten.com: Quand t'en es-tu rendu compte ? Est-ce que tu le savais déjà avant, lorsque tout a commencé et que ce virus est soudain apparu ?

Elisabeth Linder: Eh bien pour moi le réveil s'est fait assez tôt. En fait, dès les trois ou quatre premières semaines j'ai pensé que quelque chose n'allait pas. Leur narratif ne collait pas. Pourquoi ce danger soudain, alors qu'on ne parlait pas encore de pandémie ? Et s'il est une chose sur laquelle je peux vraiment compter, quand tout à coup quelque chose me perturbe, c'est bien ma voix intérieure. .

Alors j'ai pensé que quelque chose n'allait pas. Ensuite c'est allé très vite. Je ne sais plus comment ça s'est produit, ni par quelles voies je suis parvenue jusqu'à ces médias.

Mais c'est vraiment arrivé, j'ai été guidée jusque là et j'en remercie le bon Dieu.

Filmgeschichten.com: Tu veux dire que pendant toutes ces années tu t'es informée en consultant des médias classiques, dits de qualité ?

Elisabeth Linder: Je sais, c'est affreux.

Je ne connaissais pas Rubikon, (ndlr. Magazine pour lecteurs ayant conservé leur sens critique) je ne savais pas qui était KenFM (ndlr. chaîne internet de tv alternative), je ne savais pas qui était Reitschuster.

(ndlr. Journaliste indépendant spécialiste de la Russie).

Tous les médias libres m'étaient inconnus. Aujourd'hui, je pourrais remettre à chacun d'eux un prix Nobel de la paix. J'ignorais tout ça .

Et c'est ce qui me choque encore chaque jour , enfin plus maintenant, : avoir cru en tout cela. ARD, ZDF – bon, Bayern 3 n'a jamais été ma chaîne préférée – mais ARD, – j'adorais leurs « Questions d'actualité » et je les regardais tous les soirs.

Je n'aimais pas certains d'entre eux, comme Slomka, qui était toujours très subjective. On pouvait deviner quelle était son opinion, mais je la croyais. Que quelqu'un puisse être si perfide, si fourbe, si cruel, mentir comme ça et manipuler les gens, les masses de cette façon, c'était pour moi... je ne pouvais tout simplement pas l'imaginer. Je ne peux toujours pas aujourd'hui, mais maintenant nous sommes au courant..

Filmgeschichten.com: Peux-tu imaginer... ?

...encore cette question, car j'ai également travaillé pendant de nombreuses années pour une station ARD, que ces journalistes sont aussi dans leur bulle ou penses-tu qu'en réalité ils en savent plus?

Elisabeth Linder: Eh bien je pense, c'est un chiffre qui me vient spontanément, qu'ils sont peut-être 30 % à en savoir plus.

Et il y en a peut-être trente autres pour cent qui se doutent de quelque chose, et le reste ne savent vraiment pas grand-chose, étant aussi ingénus que moi à l'époque: ils ne se posent pas de questions, ne font pas de recherches, ne regardent pas dans les coins. Voilà ce qu'il en est, ce que je peux en dire spontanément. Et ceux qui savent sont, pour moi, les prochains criminels après Drost (ndlr. Inventeur du test PCR allemand à 45 cycles) , Spahn (homme politique accusé de mauvaise gestion de la pandémie et de conflits d'intérêts dans un marché d'achat de masques FFP2), peu importe leurs noms.. Parce que s'ils n'agissaient pas

ainsi, les gens seraient informés. Je l'entends dire encore et encore, que ce soit par des voisins ou des connaissances: « Oui, mais ils l'ont dit aux infos et c'est clair, c'est exact. »

Alors je me dis toujours, oui, c'est vrai, vous l'avez entendu. Et cela me rend un peu plus douce envers les gens, parce que je me dis à moi-même « Elisabeth, arrête. Avant tu y croyais aussi , toi non plus tu ne te remettait pas en question. »

Et pour moi ce que ces journalistes font, ce n'est pas criminel, c'est pire que criminel.

Encore une fois, il y a certainement des gens, comme moi, qui ont des familles, qui essaient juste de s'en sortir, mais qui se sentent mal à l'aise à cause de ça. Il serait temps pour eux de se lever.

Filmgeschichten.com : La normalité ne sera possible, selon notre chancelière, que lorsque tout le monde aura été vacciné.

Elisabeth Linder : Exactement, et j'ai ri très fort, mais tellement fort que j'ai failli m'étrangler. Parce que j'ai pensé, c'est exactement ça.

Filmgeschichten.com : Qu'est-ce qui t'est passé par la tête ? Je dirai, c'était...

Elisabeth Linder : Oui, j'aurais pu crier. Tout est passé par moi, toutes les années de l'industrie pharmaceutique me sont passées comme un film dans ma tête, où je... C'est aussi cette impuissance. J'étais plantée là et j'ai pensé : Et les gens croient ça. À quel point faut-il être stupide ? C'était tellement évident. C'est ce qui m'a le plus rappelé la vaccination du col de l'utérus, parce qu'à l'époque aussi ils ont extrapolé. Et puis, ce qui est encore pire dans ce cas actuel, ils veulent vraiment décimer la population. Mais l'autre vaccin n'est pas mieux. Les jeunes filles ou les garçons sont décimés de la même manière... Seulement, ce n'est pas aussi grave que maintenant avec ce vaccin. Mais j'ai vraiment ri très fort devant la télé. J'ai pensé... ça je n'y crois pas. J'étais désespérée. Ça m'est passé comme un film, j'aurais vraiment pu crier. Puis j'ai toujours pensé : « Les gens, réveillez-vous ! ». Vous devez réaliser que ça ne peut pas être vrai. Mais, bon... et puis c'est arrivé très vite : les manifestations, le fait d'être exclue. J'ai perdu la plupart de mes amis. Mais en fait, je n'ai pas vraiment perdu d'amis. Si je suis honnête, ce n'étaient pas mes amis proches avant, car sinon ils m'auraient au moins demandé comment j'en arrive à penser telle chose.

de nm.

Sources / Liens :

<https://vimeo.com/582624672>

<https://www.filmgeschichten.com/#start>